

Thomas Pynchon, traductologue en puissance

Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot, laboratoire Clillac-Arp

Could Thomas Pynchon stand as a covert translation studies scholar after all? – *Abstract*

This paper attempts to derive a theory of language and of translation from novelist Thomas Pynchon's works, and especially from *The Crying of Lot 49* (1966). The question of language and expression in this novel is thus first explored through their explicit mentions. Analogies are drawn with, on the one hand, the two extreme positions of paranoia and antiparanoia, and, on the other hand, the way translators make sense of a text by drawing a structure through terminology, phraseology and systemics. As regards style, one may also find useful analogies between translation postures and the three universes the novel's heroine alternates between, which tends to confirm the view that some novels already contain the guidelines that would have to be used in translating them, thus leading to the production of a "second original text". The paper closes on a more general discussion as to the epistemological risks entailed in such an endeavor, and the role of analogies in translation studies.

Keywords

Translation studies, Thomas Pynchon, contemporary novels, literature, pragmatic translation

Tout en l'écouter dérouler son explication technique limpide et enthousiaste (il aurait fait un excellent prof. Mais prof de quoi ?), je me demandais évidemment s'il n'était pas en train de rigoler intérieurement tout en me roulant dans la farine. Et puis je me disais : mais non, j'ai devant moi un type d'une curiosité sidérante qui vient d'apprendre (ou de comprendre) un phénomène qui le fascine. (Richard, 2017, p. 146)

HAMM. – On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ?
CLOV. – Signifier ? Nous, signifier ! (Rire bref.) Ah, elle est bonne !
(Beckett, 1957, p. 49)

Où puisons-nous, humains, enseignants, chercheurs, les éléments qui vont nourrir notre réflexion et nous aider à la mettre à l'épreuve ? Chez beaucoup de traductologues, il semble que le voyage fournisse une telle inspiration : qu'on en juge par les exemples qu'ils empruntent aux brochures touristiques, dépliants hôteliers et consignes de compagnies aériennes, ferroviaires ou, mais c'est plus rare, maritimes. Et cela produit souvent d'excellents travaux, tout en attestant le caractère itinérant et collectif de la pensée dans cette discipline. Chez Lance Hewson, la source principale pourrait être la littérature. Et parmi les nombreuses œuvres auxquelles il a pu faire référence, il en est une que nous avons en partage : celle de Thomas Pynchon. Il s'en est servi (via sa traduction en croate) notamment dans un article récent (Hewson, 2017) ; j'avais écrit, il y a bien longtemps, une thèse à son sujet (Froeliger, 1995), en veillant toutefois, parce que je tenais à l'étudier pour lui-même, à n'y parler nulle part de traduction. Dix-huit ans plus tard, mon habilitation (avec un jury comprenant Lance Hewson) terminée, l'envie m'est venue de relire le roman par lequel j'avais découvert cet auteur – et qui m'avait après tout porté bonheur : *The Crying of Lot 49* (Pynchon, 1966). Et l'évidence était là, inaperçue auparavant : on trouve chez Pynchon, et de manière particulièrement manifeste dans ce deuxième et bref roman, toute une théorie du langage qui ne demande qu'à être exploitée et, pourquoi pas ?, mise au service d'une approche traductologique.

Pynchon, donc, plutôt qu'un autre. La tentation est grande de privilégier cette œuvre, car celle-ci autant que son auteur ont une tendance remarquable à affoler les imaginaires transdisciplinaires. Exemple le plus récent : fin 2017, on a vu paraître sous la plume du traducteur et romancier Nicolas Richard un « roman d'espionnage » (mention en première de couverture), qui avait initialement été pensé comme un long article d'investigation sur ceux qui consacrent leur existence à la quête de données biographiques sur cet auteur (notoirement discret, et en l'occurrence nommé P), mettant notamment en scène un traducteur en action : « J'ai parfois l'impression que P désigne un virus vertigineux qui déborde des romans publiés, et que tout enquêteur (toute enquêtrice), quelle que soit sa vocation initiale, se métamorphose malgré lui (malgré elle) en personnage d'un récit dérivé de P, et que P n'a pas écrit. » (Richard, 2017, p. 98) Jeux, limites, seuils, entrecroisements...

Lance Hewson non plus n'a pas écrit le présent document, mais la situation baroque suggérée par Nicolas Richard me semble propice à inspirer cet article d'hommage. J'y ajouterai une intuition dérivée de Jean-Marc Gouanic (2005). Celui-ci pose en effet qu'au cours de la traduction, le texte réinvente les règles du genre dont il relève, ce qui a pour effet une réinterprétation du résultat à partir de la logique à l'œuvre dans cette réinvention (Gouanic, 2005, p. 163). Je compte ici déplacer le même problème vers l'amont, ce qui conduit à

l'inverser : considérer que les œuvres elles-mêmes, grandes ou mineures, contiennent dès le départ une vision de la langue et du monde, une esthétique, qui donne potentiellement les clés non seulement de leur interprétation (au sens large du terme), mais aussi de leur traduction (au sens étroit). Lorsqu'il s'agit de monuments de la littérature, ces clés seront spécifiques à chaque auteur ; lorsqu'on a affaire à des travaux plus mineurs, destinés au grand public¹, elles seront assimilables à des passe-partout, révélatrice d'un genre littéraire, par exemple, ou, pour reprendre un terme sociologique cher aussi à Jean-Marc Gouanvic, d'un *habitus*.

Au-delà des circonstances, l'œuvre de Thomas Pynchon présente en outre l'intérêt de puiser largement dans les registres populaires (chanson, bandes dessinées, aventure, policier...) et technique, ce qui invite à imaginer des passerelles peut-être inusitées avec les discours spécialisés et la traduction pragmatique. Elle comporte néanmoins une difficulté intrinsèque : on peut la dire non-euclidienne et non-aristotélécienne, c'est-à-dire que les repères habituels de la logique y sont sans cesse subvertis. Les opposés se rejoignent, les contradictions n'en sont pas vraiment, l'unité du récit et des personnages est une hypothèse sans cesse démentie, et la signification est, disons, problématique : « *offhand, I'd say I haven't learned a goddam thing.* », conclut ainsi un des protagonistes de *V.*, son tout premier roman (Pynchon, 1963/1975, p. 454). Mais cette difficulté à faire sens a elle-même un sens dès lors qu'on la considère comme une donnée et non plus comme un problème : c'est une incitation à la réflexion, une ouverture. Il convient donc de se demander s'il existe une théorie du langage et de la traduction chez Pynchon et, dans l'affirmative, dans quelle mesure celle-ci peut éclairer l'opération de traduction et ses enjeux, à travers le vécu des personnages et l'expérience esthétique du lecteur. C'est ce que je tenterai de faire dans les paragraphes qui suivent, en m'excusant par avance pour le caractère personnel, voire égoïste, de cette entreprise en forme d'hommage.

1. Existe-t-il une théorie du langage – et donc de la traduction – chez Pynchon ?

1.1 *The Crying of Lot 49*

Même si l'on retrouve cette thématique dans l'ensemble de ses romans, *The Crying of Lot 49* (Pynchon, 1966) est sans doute celui dans lequel Pynchon se fait le plus explicite quant à sa vision des affres de l'individu face au monde et au langage. Pour résumer l'intrigue en quelques mots (ce que toute la thématique de cette oeuvre déconseille, au demeurant), l'héroïne, Oedipa Maas, se voit confier la charge, en tant qu'exécutrice testamentaire d'un entrepreneur du nom de Pierce Inverarity, d'inventorier un patrimoine qui se révélera *in fine* sans limites autres que celles de l'Amérique, voire du monde. Sur le plan personnel, cette quête d'un nouveau genre la conduira à osciller, dans sa tentative pour y voir clair²) entre deux extrêmes :

- la paranoïa (définie plus tard, dans *Gravity's Rainbow*, le roman de Pynchon qui développe le plus cette thématique, de la sorte : « *it is nothing less than the onset, the*

¹ Et n'oublions pas que Lance Hewson a codirigé, avec Christian Balliu et moi-même, un numéro thématique de *Parallèles* sur ce thème : <http://www.paralleles.unige.ch/tous-les-numeros/numero-27-1.html>.

² « For one thing, she read over the will more closely. If it was really Pierce's attempt to leave an organized something behind after his own annihilation, then it was part of her duty, wasn't it, to bestow life on what had persisted, [...] to bring the estate into pulsing stelliferous Meaning, all in a soaring dome around her? » (Pynchon, 1966, p. 58).

leading edge, of the discovery that everything is connected... », Pynchon, 1973, p. 703) ;

- ou son inverse (« *If there is something comforting—religious, if you want—about paranoia, there is still also anti-paranoia, where nothing is connected to anything, a condition not many of us can bear for long.* », Pynchon, 1973, p. 434).

Sur le plan collectif, ensuite, ce personnage peine à se trouver une place entre trois univers :

- le premier est celui de tous les jours, qui correspond en tout point à celui de la narration classique, avec succession temporelle, unité des personnages et logique interne amenant à une résolution finale. Ce biotope est sans cesse, chez Pynchon, détourné et dévalorisé. Il est flou (« *There had hung the sense of buffering, insulation, she had noticed the absence of intensity, as if watching a movie, just perceptibly out of focus, that the projectionist refused to fix.* », Pynchon, 1966, p. 10), apparence (« *He turned out to be so good-looking that Oedipa thought at first they, somebody up there, were putting her on. It had to be an actor.* » (Pynchon, 1966, p. 16), isolement (« *Roseman tried to play footsie with her under the table. She was wearing boots, and couldn't feel much of anything. So, insulated, she decided not to make any fuss.* » (Pynchon, 1966, p. 9) et incommunicabilité (« *It kept her from asking him any more questions. Like all their inability to communicate, this too had a virtuous motive* », Pynchon, 1966, p. 29) ;
- sous ce monde, on en trouve un deuxième, où peut-être existe une forme de communication plus authentique, mais une communication marquée par la mort, l'échec, la marginalisation, et signalée par la récurrence de narrations internes empruntées à différents genres littéraires (cinéma, théâtre élisabéthain, roman scientifique, aventure, film de guerre ou de gangsters...) et dont la thématique est à chaque fois la perversion grimaçante des modes acceptés de communication. Cet univers marginal s'apparente dans une très large mesure à celui du roman contemporain, en ceci qu'il constitue ce que Joyce (1939/1966, p. 143), et d'autres à sa suite, appellent un « chaosmos », qui, chez Pynchon, sert une conclusion récurrente et de plus en plus nette dans chaque roman successif : les visions englobantes qui sont celles de l'univers de tous les jours sont dangereuses ! Dans la vie souterraine, en revanche, la vie n'est pas forcément confortable, mais la liberté est peut-être possible ;
- au-dessus, enfin, se trouve le monde de la transcendance. À l'état d'hypothèse, néanmoins, car la seule expérience que peuvent en avoir les personnages s'opère sur le mode de la perte. Ce contact espéré et toujours différé est métaphorisé par les jeux de lumière – et en particulier par les aberrations lumineuses. Oedipa se trouve ainsi régulièrement au seuil d'une révélation, qui jamais ne se matérialise, mais toujours est médiée par un éblouissement :

She thought of [...] a sunrise over the library slope at Cornell University that nobody out on it had seen because the slope faces west [...]. (Pynchon, 1966, p. 1)

She looked around, spooked at the sunlight pouring in all the windows, as if she had been trapped at the centre of some intricate crystal [...]. (Pynchon, 1966, p. 67)

When he opened the door of his apartment/office she saw him framed in a long succession or train of doorways, room after room receding in the general direction of Santa Monica, all soaked in rain-light. (Pynchon, 1966, p. 68)

En somme, les apparences sont trompeuses, le réel n'est que fiction et faux semblants ; le souterrain offre essentiellement des promesses de désolation, de survie dans les marges, et encore, là aussi avec un risque de vide et de tromperie ; quant au transcendant, il est, eh bien, transcendant, c'est-à-dire hors de portée physique et intellectuelle. Logiquement, le roman se termine en expulsant après ses dernières lignes la révélation promise par son titre :

An assistant closed the heavy door on the lobby windows and the sun. She heard a lock snap shut; the sound echoed a moment. Passerine spread his arms in a gesture that seemed to belong to the priesthood of some remote culture; perhaps to a descending angel. The auctioneer cleared his throat. Oedipa settled back, to await the crying of lot 49. (Pynchon, 1966, p. 138)

1.2 Remontée de la forme à la surface

Quel rapport avec la traduction ? Celui-ci s'installe tout d'abord par la thématization des aspects linguistiques : ceux-ci ne sont plus seulement un élément de la poétique de Pynchon, mais interviennent explicitement dans l'intrigue :

It is at about this point in the play, in fact, that things really get peculiar, and a gentle chill, an ambiguity, begins to creep in among the words. Heretofore the naming of names has gone on either literally or as metaphor. But now, [...] a new mode of expression takes over. It can only be called a kind of ritual reluctance. Certain things, it is made clear, will not be spoken aloud; certain events will not be shown onstage; though it is difficult to imagine, given the excesses of the preceding acts, what these things could possibly be. (Pynchon, 1966, pp. 49-50)

C'est également par des manifestations linguistiques qu'Oedipa Maas est invitée à prendre en considération le monde souterrain³ et celui de la transcendance :

The saint whose water can light lamps, the clairvoyant whose lapse in recall is the breath of God, the true paranoid for whom all is organized in spheres joyful or threatening about the central pulse of himself, the dreamer whose puns probe ancient fetid shafts and tunnels of truth all act in the same special relevance to the word, or whatever it is the word is there, buffering, to protect us from. The act of metaphor then was a thrust at truth and a lie, depending where you were: inside, safe, or outside, lost. Oedipa did not know where she was. (Pynchon, 1966, p. 95)

Nous retrouvons ici la tripartition évoquée plus haut. La langue, dans ses usages habituels, emprisonne et isole. Pour sortir de cet isolement, deux possibilités :

- le choix d'une marginalité oblique, qui passe par une perversion des codes (le jeu avec les acronymes, relativement simple dans les premiers romans de Pynchon, mais qui se complique grandement à partir de *Against the Day*, en 2006 (voir Froeliger, à paraître), ou ce fameux lot 49, constitué par la collection de timbres du milliardaire décédé :
 - In the .15 dark green from the 1893 Columbian Exposition Issue ("Columbus Announcing His Discovery"), the faces of three courtiers, receiving the news at the right-hand side of the stamp, had been subtly altered to express uncontrollable fright. In the .03 Mothers of America Issue, put out on Mother's Day, 1934, the flowers to the lower left of Whistler's Mother had been replaced

³ « She remembered drifters she had listened to, Americans speaking their language carefully, scholarly, as if they were in exile from somewhere else invisible yet congruent with the cheered land she lived in; and walkers along the roads at night, zooming in and out of your headlights without looking up, too far from any town to have a real destination. » (Pynchon, 1966, p. 135).

by Venus's-flytrap, belladonna, poison sumac and a few others Oedipa had never seen. In the 1947 Postage Stamp Centenary Issue, commemorating the great postal reform that had meant the beginning of the end for private carriers, the head of a Pony Express rider at the lower left was set at a disturbing angle unknown among the living. (Pynchon, 1966, pp. 130-131)

- le retour, mais est-il seulement possible ?, à une immédiateté absolue de la parole :

Each clue that comes is supposed to have its own clarity, its fine chances for permanence. But then she wondered if the gem-like "clues" were only some kind of compensation. To make up for her having lost the direct, epileptic Word, the cry that might abolish the night. (Pynchon, 1966, p. 87)

[...] the trigger for the unnamable act, the recognition, the Word. (Pynchon, 1966, p. 136)

Comment ne pas voir dans ces deux dernières citations un renvoi direct à la parole biblique (« *And God said, Let there be light : and there was light.* », Genèse, 1.3 ; « *And the light shineth in darkness; and the darkness comprehended it not.* » Jean, 1.6) et à la malédiction de Babel⁴, via la quête d'une grâce pure et absolue (« *Pure piercing grace* », Pynchon, 1966, p. 69) d'une parole qui ne ferait qu'un avec l'univers, qui serait création, qui serait Dieu ?

Et Pynchon confirmera lui-même cette impression tout en nous donnant la clé de cette stratégie narrative 40 ans après *The Crying of Lot 49*, par la bouche d'un personnage de *Against the Day* :

"Remember, God didn't say, 'I'm gonna make light now,' he said, 'Let there be light.' His first act was to *allow light in* to what had been Nothing. Like god, you also have to always work with the light, make it do only what you want it to." (Pynchon, 2006, p. 354. Les italiques sont de l'auteur.)

La quête – thème récurrent, quoique largement parodié de tous les romans de Pynchon – est quête de deux choses : le sens et la performativité. Mais il s'agit toujours d'un sens multiple, diffracté (il suffit de penser au titre de son troisième roman : *Gravity's Rainbow*, 1973), problématique, et d'une performativité recherchée, voulue, mais pratiquement jamais atteinte au niveau diégétique (celui de l'intrigue). C'est le lot des personnages de Pynchon. Elle l'est en revanche par l'écriture : ce contact avec la grâce, ce style, tout simplement (en témoignent les extraits que nous avons repris : lorsqu'on parle de Pynchon, c'est presque un péché de ne pas citer), matérialise pour le lecteur ce qui est inaccessible aux personnages. Nous y reviendrons. Et cette dichotomie est paradoxalement rendue possible par l'intégration à la narration même d'éléments linguistiques tels que ceux que nous venons d'évoquer. Or, ces différents paramètres sont également centraux en traduction et en traductologie.

2. Métaphoriser la traduction

Dans un mouvement inverse de cette remontée de la forme à la surface, il est alors tentant de voir dans les trois niveaux de réalité et les deux postures individuelles décrites plus haut autant de métaphores susceptibles de rendre compte du vécu de maints traducteurs. Et n'y a-t-il pas là, en filigrane, des directives pour ce que serait, ou devrait être, une traduction juste des œuvres en question, voire une traduction juste tout court ?

⁴ Évoquée par Lance Hewson et Jacquy Martin dans leur ouvrage publié en 1991.

2.1 Entre paranoïa et antiparanoïa : terminologie, phraséologie, interprétation

Il en est ainsi de l'alternance entre paranoïa et antiparanoïa, qui va avant tout opérer sur la manière dont le texte à traduire, peu à peu, va être amené à former un tout cohérent, c'est-à-dire structuré. La sensation d'absolu foisonnement que le lecteur peut ressentir face à certaines oeuvres contemporaines (parmi lesquelles celle de Pynchon), cette impression d'être perdu au milieu d'un kaléidoscope de sens hypothétiques et criards peut très bien aussi être celle des traducteurs, notamment pragmatiques, face à un texte issu d'un domaine de spécialité nouveau pour eux. Comment ne pas être, au moins au départ, désorienté quand on ne connaît ni les termes ni les concepts ni leur agencement ni la phraséologie du domaine ni les enjeux précis de la traduction ? « *Nothing is connected* » : antiparanoïa. C'est dans un deuxième temps que ces traducteurs vont établir des relations entre les éléments de sens, déterminer des schémas et parvenir à une compréhension synthétique – et donc opératoire – de leur domaine et de leur texte. C'est le rôle, notamment, de la recherche documentaire, de la terminologie (collocations – et donc phraséologie – comprises) et de la systémique. Au final, tout devra être réintégré dans un ensemble pleinement signifiant, caractérisée à la fois par sa cohérence (avec le monde extérieur) et par sa cohésion (interne). *Everything is connected* : paranoïa... :

That's what would come to haunt her most, perhaps: the way it fitted, logically, together.
(Pynchon, 1966, p. 28)

Cette observation entraîne deux incidences pertinentes pour la traductologie : la première nous amène à questionner la théorie interprétative, la seconde, à mettre en valeur la terminologie textuelle par rapport à la terminologie normative.

Chez Pynchon, la quête du sens est une activité (ou disons une obsession) louable, vaine et potentiellement totalitaire. D'où l'importance de la contester. La narration est ainsi truffée de chausse-trappes qui menacent en permanence de happer les personnages ou les lecteurs. Ceux-ci sont sans cesse invités, à partir d'éléments massifs et disparates, à recomposer individuellement des blocs de sens. D'où une mise en garde récurrente, mais exprimée en particulier dans *Inherent Vice* (Pynchon, 2009) : se laisser piéger par les schémas du policier, c'est déjà céder aux dangers d'une mentalité potentiellement totalitaire.

Ces enseignements qui, au-delà de Pynchon, nous viennent du roman contemporain valent aussi pour la traduction pragmatique. Les textes auxquels nous avons affaire sont pourvus d'un sens, personne n'en disconvient. Ce sens est-il le même pour tous les intervenants de la chaîne de communication, et sera-t-il identique pour tous les lecteurs du document en question ? Nous nous permettrons d'en douter : traduire, c'est toujours faire un pari sur ce qu'il y a à comprendre et à faire comprendre dans l'original. Ce processus ne fait donc pas appel à un sens transcendant, platonicien, mais plutôt à des sens plausibles et acceptables sur un plan immanent, c'est-à-dire accessibles à l'entendement de la majorité des destinataires. Ce que l'on traduit, ce n'est pas LE sens, mais une *hypothèse de sens*⁵.

Oui, traducteurs, à la différence des personnages de Beckett⁶, il nous faut bien tenter de signifier quelque chose, mais comme chez Pynchon, cette tentative sera à chaque fois ponctuelle, limitée à un univers, à un domaine précis, et toujours susceptible de remise en

⁵ C'est une des raisons qui plaident en faveur de l'appellation *traduction pragmatique*, au sens du pragmatisme de William James et ses épigones.

⁶ Voir la seconde citation en exergue de cet article.

cause. C'est à un tel univers que fait référence Hannah Arendt, lorsqu'elle évoque les conséquences de la physique de Heisenberg : « ce qui est réellement en train de saper toute la notion moderne selon laquelle la signification est contenue dans le processus envisagé comme un tout, dont l'événement particulier trouve son intelligibilité, est que non seulement nous pouvons prouver cela, au sens d'une déduction cohérente, mais que nous pouvons prendre presque n'importe quelle hypothèse et *agir* en faisant fond sur elle, avec une série de résultats dans la réalité qui non seulement ont du sens mais *marchent*. Cela veut dire tout à fait littéralement que tout est possible non seulement dans le domaine des idées, mais dans le champ de la réalité elle-même. » (Arendt, 1972, pp. 116-117, les italiques sont de l'auteur) D'où l'importance, en traduction et en traductologie, de la rhétorique, c'est-à-dire de produire des textes qui soient convaincants, c'est-à-dire d'armer nos textes d'arrivée contre le doute en leur conférant tous les atours de la vraisemblance. Compréhension ou pas, la précision et l'exactitude, notamment dans et par l'usage du discours spécialisé, servent en effet à rendre efficace l'écriture, qu'elle soit romanesque ou pragmatique :

You may think no one'll get close enough to see it, but a Thousand details, each nearly invisible, all working together, can mean the difference between a ship that goes warping and kedging in to a Foreign Port, and one that Makes an Entrance.' (Pynchon, 1997, p. 55)

Cet effet sera esthétique dans la littérature, alors qu'il sera référé au monde en langue de spécialité et en pragmatique.

C'est au demeurant une difficulté auxquels sont également affrontés tous les chercheurs : qui peut dire, aujourd'hui, qu'il ou elle a lu tout ce qui avait paru de notable dans son domaine de recherche ?⁷ Il y a bien sûr, dans toute discipline, quelques incontournables, mais notre expérience nous a appris qu'en traductologie, par exemple, nos incontournables personnels ne sont pas forcément ceux de nos collègues. Sans que l'on puisse affirmer honnêtement que certains ont raison et d'autres tort... Si bien que l'image que l'on se construit de son propre champ disciplinaire pourra être fort variable.

Mais justement, le même mouvement de destitution n'est-il pas, au fond, à l'œuvre aussi en terminologie, discipline proche parente de la traductologie dont on a souvent l'impression qu'elle n'est pas assez exploitée par cette dernière ? Nous observons en tous cas qu'une forme de terminologie se développe à côté d'une autre, plus ancienne. La première procède (ou procédait) des manuels, avec une visée normative, ce que Wüster appelait la *Soll-Norm* (voir Candel 2004), la norme prescrite (et que Claudie Juilliard, dans ses cours à l'Université Paris Diderot, qualifiait de *terminologie hors-sol*). La seconde plonge ses racines dans les textes, dans les corpus (la *Ist-Norm* de Wüster, ou norme observée), en s'inspirant, par exemple, de Slodzian et Bourrigault (1999), sans pour autant être aussi critique que ces auteurs vis-à-vis de Wüster. Les corpus sont alors composés de manière *ad hoc* : à corpus différents, structuration du domaine et terminologie différentes. La structuration de l'univers perçu n'est donc plus donnée une fois pour toutes, mais recrée et affinée au cas par cas. Il y a moins de règles générales et plus de ce que Lance Hewson a coutume d'appeler des « micro-solutions ». On retrouve ici la même logique que dans le roman contemporain et dans la traduction pragmatique : cohérence microscopique, éventuelle cacophonie macroscopique. Et Jean-René Ladmiral (1979), qui ne compte pourtant pas parmi les porte-oriflamme de la modernité, met

⁷ Et Lance Hewson n'a pas dit autre chose le 20 octobre 2017 lors de l'étape bruxelloise du colloque *Des unités de traduction à l'unité de la traduction*.

le doigt sur le même phénomène lorsqu'il pose qu'il est impossible de bâtir une science traductologique structurée et globalement cohérente.

2.2 Trois univers romanesques, trois plans de consistance pour la traduction

Oui, en traduction comme dans le roman contemporain, on cherche un contact avec le monde et on rencontre avant tout des constructions intellectuelles : des forteresses de papier : « *Shall I project a world?* » se demande Oedipa Maas (Pynchon, 1966, p. 59). Mais ce que nous venons de dire de l'alternance entre antiparanoïa et paranoïa, nous pouvons le constater également au sujet de l'hésitation entre les trois univers évoqués plus haut, et manifestés chacun par des aspects linguistiques. Cette fois, en revanche, c'est plus dans la stylistique et le rapport entre le texte de départ et texte d'arrivée que *The Crying of Lot 49* pourra nous servir de source d'inspiration. Ces trois options sont en effet autant de postures envisageables face au texte à traduire :

- comme Oedipa Maas face aux manifestations extérieures, nous pouvons tout d'abord nous en tenir aux impressions ternes et familières de notre monde de tous les jours (« *Oedipa had believed, long before leaving Kinneret, in some principle of the sea as redemption for Southern California (not, of course, for her own section of the state, which seemed to need none), [...]* », Pynchon, 1966, p. 37). Et nous avons vu que ce monde de là était essentiellement celui de la narration classique. C'est ce que nous faisons lorsque nous produisons une simple transposition des éléments linguistiques du texte de départ. Lorsque, pour parler comme Henri Meschonnic, nous traduisons « *ce que le texte dit* » (Meschonnic, 1999, pp. 22, 55, 124 132 et 139, notamment) ;
- nous pouvons aussi, par manque de temps, de professionnalisme, de déontologie, opter pour une forme de traduction sauvage et immaîtrisée, qui nous conduira à produire une vague approximation de ce que recelait le texte de départ. Notre texte d'arrivée alternera alors entre familiarité et incongruité : un univers de l'inquiétante étrangeté, qui ressemble comme un quasi-jumeau à celui du monde souterrain décrit par Pynchon dans *The Crying of Lot 49*, et qui peut notamment se manifester par une méconnaissance des délimitations entre langue de spécialité et langue générale : lorsque nous prenons un terme pour un mot et inversement, par exemple ;
- Nous pouvons enfin viser la production d'un « second original » (selon la formule de Mme Dacier), c'est-à-dire une traduction qui soit d'abord un *texte*.

Si l'on adhère à une telle répartition, la démarche professionnelle consiste à passer du souterrain à l'ineffable. C'est l'enjeu de la professionnalisation. Nous atteignons néanmoins ici une des limites de l'exercice tel que je l'ai proposé, et qui consiste à situer la traduction pragmatique entre ces trois univers. Pour la traduction littéraire, pas de problème : ce que l'on vise est de toute évidence le monde de la transcendance. Mais qu'en est-il des textes pragmatiques, ayant essentiellement une visée communicative ? *A priori*, ce à quoi nous aspirons, si nous oeuvrons dans ce domaine, c'est d'abord à nous situer dans le monde de la narration classique, avec ses repères logiques et familiers : « Une chose parfaite est celle qui a un commencement, un milieu et une fin⁸. » Ce serait alors un des éléments qui nous distingueraient de ce que cherchent à mettre en valeur beaucoup de romanciers

⁸ Aristote, *Poétique*, ch. 7 : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/poetiquefr.htm>.

contemporains : notre rapport à la mise en ordre du monde n'est pas le même. C'est ce que sous-entend par exemple l'écrivain Charles Dantzig :

Pour se rassurer et, précisément, parce que ce monde est éclaté, morcelé et inquiétant, on s'est mis à revenir à des narrations qui rassurent. [...] Il y a tout le temps une tension entre le roman libre et le roman de narration classique, qui est anesthésiant en ceci qu'il raconte une continuité où tout se passe comme sur un tapis roulant. (Charles Dantzig, entretien donné au *Monde des livres*, 18 septembre 2015, p. 6)

Or, c'est précisément ce qui nous importe : rassurer notre lecteur en lui livrant un texte « où tout se passe comme sur un tapis roulant » (ce qui n'est pas si facile à obtenir, incidemment)⁹. Dans le même temps, par son souci de fonctionner sans la béquille du texte de départ, la traduction pragmatique présente également certains traits qui la rapprochent du monde de la transcendance.

En tout état de cause, les univers envisagés dans cette section fournissent de bonnes approximations pour l'expérience du traducteur face aux textes et aux domaines spécialisés, et pour la tentative d'aboutir à un document fonctionnel. C'est en cela que ce traducteur peut s'identifier à beaucoup des personnages de Pynchon. Cependant, ceux-ci, pour l'essentiel, restent piégés entre l'univers de tous les jours (à la fois fade et étouffant) et le souterrain (incertain, menaçant, et peut-être libérateur). La transcendance reste pour eux hypothétique.

Or, il n'en va pas de même pour les *lecteurs* de Pynchon (pour les 50 % de lecteurs, en tout cas, qui ne trouvent pas cet auteur insupportable, prétentieux et illisible : affaire de goûts et de couleurs) : celle du ravissement esthétique et de la jubilation face aux trouvailles linguistiques de ses romans. L'univers de la transcendance est certes inaccessible aux personnages, mais, et c'est notre chance, à la portée du premier lecteur venu. Là encore, quels rapports établir avec la traduction ? Ce rapport, on pourra le trouver cette fois dans la notion de performativité, voire dans une appréhension diachronique des traductions de Pynchon.

Après *V.* (1963), son premier roman, dont la version française est plutôt réussie, mais dont la traductrice a disparu sans laisser de traces¹⁰, ce n'est pas faire insulte aux confrères que d'observer que les oeuvres de Pynchon parues en français entre 1982 et 1991 cherchent avant tout à rendre compte à distance de l'explosion (autre grand thème pynchonien) que représentent les originaux. On est tenté de leur appliquer cette sentence désabusée de Gore Vidal : « *Prenez les traductions de Proust en anglais. Il y en a qui ne sont pas mal du tout. Mais pas mal du tout ce n'est pas Proust.* »¹¹

Il a en fait fallu attendre *Mason & Dixon* (1997 pour l'original, 2001 pour la traduction) pour observer un saut qualitatif vraiment conséquent : depuis lors, sous la plume de Brice Mathieussent, [Christophe] Claro, puis Nicolas Richard¹², on se trouve face à des traductions qui peuvent bel et bien prétendre au statut de « seconds originaux ». En d'autres termes, la performativité recherchée est introuvable dans l'intrigue mais omniprésente dans l'écriture de romans de Pynchon, et on la trouve désormais également en traduction. Ici, c'est avec Meschonnic ou Berman que l'on est tenté d'établir des parallèles (« *ce que le texte fait* »

⁹ Nous nous rejoignons néanmoins sur d'autres points : « Ce qui me met en panique, [...] c'est l'informe. Je trouve que la vie est informe et que la littérature est une tentative de forme contre l'informe. » (Dantzig, 2015, p. 6).

¹⁰ Je tiens cette information d'une conversation avec l'éditeur français de Pynchon, Denis Roche, en juin 1997.

¹¹ Vidal, Gore, interview donnée au *Monde des livres*, le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).

¹² Voir références bibliographiques pour les détails.

(Meschonnic, *ibid.*). C'est également le signe d'une professionnalisation croissante : y compris en littérature, traduire est aujourd'hui de plus en plus l'affaire d'individus dont c'est la principale source de revenus, plutôt qu'une activité annexe. Il est vrai toutefois que Brice Mathieussent, Claro et Nicolas Richard sont tous trois également romanciers, mais des romanciers inspirés par la traduction et nourris par elle – et qui, bien souvent, ont reçu une formation à cet effet. Ce qui ne peut, j'imagine, que ravir le pédagogue et directeur de formation que fut longtemps Lance Hewson.

Ce dernier point, donc, n'est pas à négliger. Il pourrait cependant nous faire passer à côté de l'essentiel de notre propos. En effet, ce ne sont pas avant tout les traductions de Pynchon qui peuvent aider à nous orienter dans une démarche traductionnelle et traductologique, c'est *l'oeuvre* de Pynchon elle-même. De même, ce n'est pas tant la traduction littéraire que la littérature tout court qui peut nous aider à mieux nous repérer dans l'existence et dans la traduction, en particulier pragmatique.

2.3 Les corpus, ou la présence du passé en traduction pragmatique

Il est un dernier élément susceptible d'informer cette activité dans *The Crying of Lot 49*. À plusieurs reprises au cours de ce roman, ce qui était mort, effacé, oublié, qu'il s'agisse de paroles, de passages d'une pièce de théâtre ou d'ossements humains, reprend vie avec « *a hieroglyphic sense of concealed meaning, of an intent to communicate* » (Pynchon, 1966, p. 13) : on peut en extraire une forme de vérité, une matière à produire du sens :

As if their home cemetery in some way still did exist, in a land where you could somehow walk, and not need the East San Narciso Freeway, and bones still could rest in peace, nourishing ghosts of dandelions, no one to plow them up. As if the dead really do persist, even in a bottle of wine. (Pynchon, 1966, p. 72)

Cette fois, dans une perspective traductologique, c'est au rôle des corpus que l'on peut penser : réexploitation d'éléments déjà traduits afin de réaliser – ou plus exactement d'aider à réaliser – de nouvelles traductions grâce aux concordanciers (terminologie et phraséologie) et aux mémoires de traduction (traduction assistée par ordinateur et traduction automatique).

Et l'analogie entre cet aspect de *the Crying of Lot 49* et la traduction est ici d'autant plus fructueuse que ce retour à la vie, chez Pynchon, se fait non sur le mode du même, mais sur celui de la dissemblance :

Gennaro [...] reads it aloud. It is no longer the lying document Niccolò read us excerpts from at all, but now miraculously a long confession by Angelo of all his crimes, closing with the revelation of what really happened to the Lost Guard of Faggio. They were—surprise—every one massacred by Angelo and thrown in the lake. Later on their bones were fished up again and made into charcoal, and the charcoal into ink, which Angelo, having a dark sense of humor, used in all his subsequent communications with Faggio, the present document included. (Pynchon, 1966, p. 52)

Ces corpus eux-mêmes, qui sont de plus en plus utilisées (l'enquête 2015 de la Société française des traducteurs sur les pratiques professionnelles montre que 78,42 % des traducteurs y ont recours en France, SFT 2016, p. 29) sont-ils autre chose que des sédiments de textes et de traductions passés ? Mais parallèlement, ce recours, parce qu'il segmente les textes en unités discrètes, opère une rupture de la continuité qui rend la mise en récit au moins difficile et au pire impossible. C'est une des contradictions majeures auxquelles se heurtent les utilisateurs de la traduction assistée par ordinateur et les postéditeurs pour produire des textes qui fonctionnent. Et c'est un risque de retomber dans le monde souterrain. En outre,

parce que cette pratique survalorise le déjà-traduit, le déjà-existant par rapport à l'émergent, elle fait courir le risque de passer à côté de ce qui est la fonction même de toute traduction et de tout texte : apporter, justement, du nouveau et de l'inédit.

En traduction aussi, il faut saluer l'utilité des corpus et se souvenir en même temps qu'il ne faut pas pour autant se limiter à l'analyse structurale de données statistiques considérées comme source exclusive du sens (quel qu'il soit, sur ce point, voir plus haut). Les éléments de décision peuvent se trouver hors des textes eux-mêmes, c'est-à-dire dans le référent et dans la situation de communication : on peut produire un sens nouveau à partir d'éléments linguistiques déjà traduits. Ce n'est pas parce qu'on dit majoritairement telle ou telle chose qu'on aura toujours raison de le faire. Ainsi, les corpus ne trouvent leur pleine utilité que lorsqu'ils nous amènent à prendre une décision traductive qui, justement, s'opposera à l'évidence statistique : ils sont un outil, mais la décision doit rester à l'opérateur humain (Kluvanec, 2013). De même que la fiction est créatrice de réalité, le traducteur a ici un rôle à jouer dans la politique linguistique, et en particulier dans la néologie : ce sont les spécialistes du domaine qui calquent, et ce sont souvent les traducteurs qui innovent et enrichissent la langue.

Précaire situation. On voit bien, ici, l'intérêt et l'utilité d'approfondir la réflexion en commun entre le traitement automatique du langage (TAL), la traductologie et la traduction professionnelle, comme ont entrepris de le faire, parmi d'autres, les colloques *Tralogy*¹³, afin de déterminer comment le TAL pourrait mieux servir les traducteurs dans l'exercice et plus précisément dans l'ergonomie de leur activité. Là encore, les solutions ne se trouvent pas à l'intérieur de la traduction ou de la traductologie, mais à l'interface avec les domaines voisins. Et il y a peu de chances qu'on les trouve dans des oppositions binaires : traduction littéraire et traduction pragmatique, par exemple. Pour réfléchir, en l'occurrence dans cette traductologie qui reste une discipline en devenir, il faut réhabiliter les tiers exclus, ce qui nous permettra, là aussi, peut-être, de nous en sortir mieux qu'Oedipa Maas :

[...] at least, at the very least, waiting for a symmetry of choices to break down, to go skew. She had heard all about excluded middles; they were bad shit, to be avoided; and how had it ever happened here, with the chances once so good for diversity? (Pynchon, 1966, p. 136)

Pour commencer d'y voir un peu plus clair, il n'est donc pas mauvais d'introduire au moins trois autres paramètres dans l'équation : la littérature, en tant que réservoir de formes possibles et mémorables, le référent qui, en traduction pragmatique, va s'interposer entre texte de départ et texte d'arrivée, et les évolutions récentes de la profession de traducteur, qui tendent vers toujours plus de spécialisation. D'où l'intérêt, pour faire tenir ensemble ce vaste et complexe univers, cet univers pynchonnien, d'une approche au moins en partie sociologique. Nous avons besoin, pour traduire, de nous représenter les choses, et cette opération s'effectue principalement par anamorphose, à partir d'univers différents et seulement partiellement emboîtables ou opposables. En traduction comme chez Thomas Pynchon, les modèles classificateurs sont donc nécessaires sur le plan pédagogique (nous avons besoin de repères), mais plus difficiles à défendre sur le plan de la recherche. Sans pour autant – et c'est là un point essentiel – que l'on puisse prôner une autonomie complète de la recherche par rapport à la pratique, ce qui serait un retour en arrière fort dommageable pour l'une comme pour l'autre.

¹³ Voir notamment <http://www.tralogy.eu/?lang=fr>.

3. Conclusion : « per speculum in enigmate »¹⁴

On sait qu'il n'y a pas toujours congruence entre l'oeuvre et la théorie. C'est le cas, par exemple, en architecture, chez Le Corbusier, ou, en musique contemporaine, chez Xenakis, ou encore, en traduction, chez Berman, si l'on en croit Henri Bloemen et Winibert Segers (2007) : l'oeuvre artistique, la réalisation matérielle est souvent plus souple, moins dogmatique, que la réflexion théorique. Il serait très intéressant de généraliser cette question en littérature : de mettre en regard, d'une part, ce qu'ont écrit, notamment, Julien Green, Charles Baudelaire ou François-René de Chateaubriand, sur la traduction et, d'autre part, leur pratique non seulement de traducteurs mais aussi d'auteurs. Mon intuition personnelle est qu'on trouverait une bien plus grande proximité dans ce domaine que dans d'autres – j'y vois une première et éclatante confirmation dans *Le Temps retrouvé* (Proust, 1946) : ce qu'y écrit Proust sur la traduction est une parfaite illustration de son esthétique.

Chez Pynchon, la problématique est proche, mais (comme toujours) légèrement décentrée. Les enseignements utiles à la traduction et à la traductologie que l'on peut y trouver ne sont pas explicités en tant que tels, mais toujours tenus en lisière de l'intrigue et de l'écriture : c'est un traductologue en puissance. Mais la réflexion qu'il m'a personnellement permis d'induire sur la traduction, dans ma carrière de traducteur puis dans ma recherche, m'a très considérablement aidé à voir clair sur mes propres options traductionnelles et traductologiques. Et comme je l'ai écrit plus haut, la traduction (par d'autres que moi) des quatre derniers romans de Pynchon s'est considérablement rapprochée de l'idéal poétique que l'on peut déduire de la lecture même de cet auteur : le mode d'emploi était tout simplement dans le texte de départ.

Mais justement, n'y-a-t-il pas une déformation professionnelle à voir dans tout texte un mode d'emploi potentiel pour la traduction ? Ou même pour la traductologie ? Procéder de la sorte, d'une manière que l'on peut qualifier d'obsessionnelle, ne serait-il pas s'exposer au soupçon de conservatisme ? Un conservatisme qui ne verrait dans les romans que des réserves de formes et de structures à manipuler comme autant de guides pratiques, réduisant le roman à un de ses aspects secondaires et transitoires : est-ce encore lire Pynchon que de le lire avec des lunettes, voire des œillères, de traducteur ?

Il y a là deux risques épistémologiques évidents. D'une part, celui de privilégier un auteur comme source de comparaison, alors que tant d'autres auraient pu convenir tout aussi bien. D'autre part, celui de couper une oeuvre de son propre univers et de sa propre logique, ce qui pourrait finalement s'apparenter à un acte de piraterie plus qu'à une démarche scientifique au sens poppérien du terme. Je crois avoir répondu à la première objection à travers cet article : en sciences, on cherche avant tout un modèle capable d'approcher la réalité d'une manière qui soit apte à décrire au mieux, sans forcément craindre les analogies (on repense la théorie cinétique des gaz, où les molécules furent fameusement comparées à des boules de billard). C'est le cas pour Pynchon et la traduction. Le deuxième reproche potentiel est plus difficile à réfuter, et c'est une des limites du présent article. Par chance, cette possibilité aussi, Pynchon l'inclut dans son texte, dans une démarche une fois encore paranoïaque : « *She grew so to expect it that perhaps she did not see it quite as often as she later was to remember seeing it. A couple-three times would really have been enough. Or too much.* » (Pynchon, 1966, p. 91) Et cette analogie en dit long sur les conditions mentales qui sont propices à un épanouissement

¹⁴ 1 *Corinthiens*, 13:12.

dans le monde de la traduction et de la traductologie : pour se plaire dans cet univers, il faut avoir la capacité à tout voir en traducteur sans se laisser enfermer dans cette seule vision. Traduire, écrire sur la traduction, nécessite avant tout un état d'esprit. Et cet état d'esprit, on le trouve aussi et particulièrement chez Thomas Pynchon, ce qui justifie le rapprochement scientifique que nous avons fait dans cet article et, sans flagornerie, chez Lance Hewson. Alors, donnons une dernière fois la parole au traducteur – et romancier – Nicolas Richard : « il aurait fait un excellent prof. Mais prof de quoi ? » (Richard, 2017, p. 146) Pour le très secret Pynchon, cela restera un mystère ; pour Lance Hewson, il n'y a aucun doute à avoir.

4. Références bibliographiques

4.1 Œuvres de Pynchon citées

- Pynchon, T. (1963/1975). V. Londres: Picador. [Danzas, M. (trad.). (1985). V. Paris: Fiction & Cie.]
 —. (1966/1982). *The Crying of Lot 49*, Londres. Traduction française par [Doury, M. (trad.). (1987). *Vente à la Criée du lot 49*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]
 —. (1973/1988). *Gravity's Rainbow*. Londres: Picador. [Doury, M. (trad.). (1988). *L'Arc-en-ciel de la Gravité*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]
 —. (1997). *Mason & Dixon*. New York: Henry Holt and Company. [Claro, C., & Matthieussent, B. (trad.). (2001). *Mason & Dixon*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]
 —. (2006). *Against the Day*. New York: Viking. [Claro, C. (trad.). (2008). *Contre-jour*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]
 —. (2009). *Inherent Vice*. New York: The Penguin Press. [Richard, N. (trad.). (2010). *Vice caché*. Paris: Seuil, Fiction et Cie.]

4.2 Références

- Arendt, H. (1972). *La Crise de la culture* (traduit sous la direction de P. Lévy). Paris: Gallimard, collection « Folio, essais ».
- Aristote (-380/2010). *La Poétique*. <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/poetiquefr.htm>
- Beckett, S. (1957). *Fin de Partie*. Paris: Les Éditions de minuit.
- Bloemen, H. & Segers, W. (2007). Impuretés. In N. D'Amelio (dir.), *Au-delà de la lettre et de l'esprit: pour une redéfinition des concepts de source et de cible* (pp. 107-110). Actes du colloque Traduction/Traductologie, UMH-ULB, 27 et 28 octobre 2006.
- Candel, D. (2004). *Wüster par lui-même* (pp. 15-31). Paris: Cahiers du CIEL, Paris, Université Paris 7 Denis Diderot. Disponible à l'adresse http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/_media/recherche/clillac/ciel/cahiers/2004/cahierciel2004.pdf
- Dantzig, C. (2015). Entretien donné au *Monde des livres*, Paris, 18 septembre 2015, p. 6.
- Froeliger, N. (1995). *Le jeu avec les limites dans les romans de Thomas Pynchon*. (Thèse de doctorat). Université Sorbonne nouvelle – Paris III, Paris.
- Froeliger, N., Hewson, L. & Balliu, C. (dir.). (2015). Traduire pour le grand public. *Parallèles*, 27(1). Disponible à l'adresse https://www.paralleles.unige.ch/files/3915/2839/0411/Paralleles_27-1_2015.pdf
- Froeliger, N. (à paraître). Le jeu des quatre réversibilités – traduire les acronymes dans les romans de Thomas Pynchon. In F. Brisset & A. Coussy (dir.), *Du jeu dans la langue – Traduire les jeux de mots*. Arras: Presses universitaires du Septentrion.
- Gouanvic, J.-M. (2005). A Bourdieusian theory of translation, or the coincidence of practical instances: Field, 'Habitus', Capital and 'Illusio'. *The Translator*, 11(2), 147-166.
- Hewson, L. (2017). Les paradoxes de la créativité en traduction littéraire. *Meta, Journal des traducteurs*, 62(3), 501-520.
- Hewson, L. & Martin, J. (1991). *Redefining translation – The variational approach*. Londres: Routledge.
- Hewson, L. (à paraître). L'unité de traduction: un défi traductologique. Communication présentée le 20 octobre 2017, lors de la partie Bruxelloise du colloque *Des Unités de traduction à l'unité de la traduction*, sous la direction de Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu.
- Joyce, J. (1939/1966). *Finnegan's Wake*. Londres: Faber & Faber.
- Klivanec, D. (2013). MT@EC – Machine Translation at the European Commission. Actes du colloque *Tralogy II: Trouver le sens*. Disponible en vidéo à l'adresse http://webcast.in2p3.fr/events-tralogy_2013
- Ladmiral, J.-R. (1979). *Traduire: théorèmes pour la traduction*. Paris: Gallimard.

Meschonnic, H. (1999). *Poétique du traduire*. Paris: Verdier.

Proust, M. (1927). *Le Temps retrouvé*. Paris: Gallimard.

Richard, N. (2017). *La Dissipation*. Paris: Inculte.

SFT (Société française des traducteurs). 2016. Enquête 2015 sur les pratiques professionnelles des métiers de la traduction. Résultats préliminaires. Disponible à l'adresse http://www.sft.fr/clients/sft/telechargements/file_front/45866_2015_RESULTATS_PRELIMINAIRES.pdf.pdf [sic]

Slodzian, M. & Bourrigault, D. (1999). Pour une terminologie textuelle. Actes des Troisièmes journées terminologie et intelligence artificielle (TIA).

Disponible à l'adresse http://www.termisti.org/rifal/PDF/tn19/tn19_Bourigaut%20et%20Slodzian.pdf (consulté le 11 mars 2016).

Vidal, G. Interview donnée au *Monde des livres*, le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).



Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot
Laboratoire Clillac-Arp
UFR EILA, case 7002
75205 Paris cedex 13
France

nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Biographie : Après avoir longtemps exercé la traduction professionnelle, Nicolas Froeliger codirige aujourd'hui le master ILTS (Industries de la langue et traduction spécialisée, Université Paris Diderot). Après une thèse en littérature américaine (consacrée à Thomas Pynchon), il consacre ses recherches aux modalités d'exercice de la traduction pragmatique. Auteur de *Les Nocces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique* (Belles lettres, 2013), il est à l'origine de la *Traductologie de plein champ*. Il est également codirecteur du CET (Centre d'études de la traduction, Université Paris Diderot) et vice-président de l'AFFUMT (Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction).



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License